Document generated on 07/17/2025 4:41 a.m.

esse arts + opinions

moi aussi, Sylvie Cotton et Nathalie de Blois, Montréal, Éditions les petits carnets, 2013, 101 p.

Katrie Chagnon

Number 83, Winter 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73317ac

See table of contents

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)
1929-3577 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chagnon, K. (2015). Review of [*moi aussi*, Sylvie Cotton et Nathalie de Blois, Montréal, Éditions les petits carnets, 2013, 101 p.] *esse arts + opinions*, (83), 83–83.

Droits d'auteur © Katrie Chagnon, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

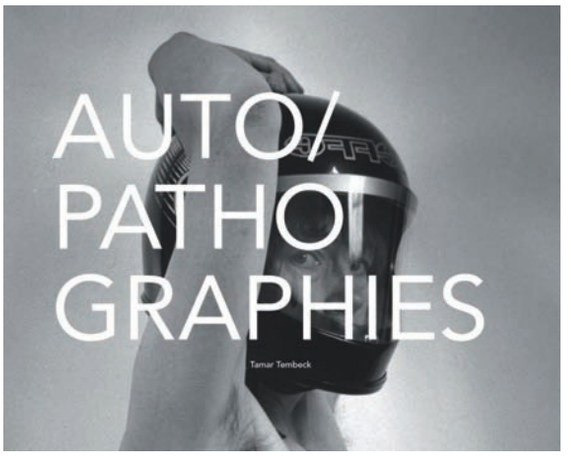
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

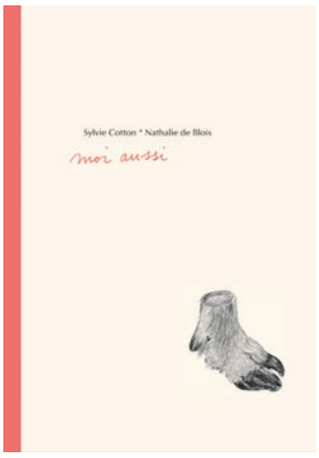


Auto/Pathographies

Tamar Tembeck (dir.), Alma, Sagamie édition d'art, 2014, 114 p. [publication bilingue]

Avec l'avènement récent de la télé réalité et des médias sociaux, qui participent à la mise en scène de soi et à l'exposition de l'intime, la diffusion d'images de personnes malades ne se trouve plus uniquement cantonnée à la sphère médicale. Mais certes plus libre et abondante, cette diffusion d'images, qui dédramatisent (et peut-être banalisent) certaines expériences liées à la maladie, se trouve largement ancrée dans une « rhétorique de survie », évacuant l'idée de la finitude et du sujet mourant. Faisant suite à une exposition de groupe sur le thème de la maladie et de la mort, présentée au Kunstpavillon d'Innsbruck à l'été 2009 puis à Oboro à Montréal à l'automne 2012, l'ouvrage *Auto/Pathographies* de la commissaire Tamar Tembeck propose une réflexion critique sur les défis de représenter la maladie. Le livre, qui documente le projet d'exposition, ne présente pas de façon systématique toutes les œuvres exposées, mais aborde plutôt de façon sensible les enjeux esthétiques et éthiques liés à l'auto/pathographie, un sous-genre de l'autobiographie dans lequel « l'histoire du sujet est centrée sur l'expérience de la maladie ». L'ouvrage démontre ainsi comment les pratiques performatives et visuelles de nature auto/pathographique, qui invitent à une contemplation lente, contribuent à produire un discours positif sur la maladie et l'approche de la mort. Situant le sujet dans une perspective historique et culturelle, le texte de Tembeck expose à cet effet avec éloquence comment les « artistes-patients » développent à travers leur pratique un « sentiment d'*empowerment* » qui révoque « le sentiment de "rupture biographique" provoqué par un diagnostic ».

Trois textes du catalogue abordent plus spécifiquement le caractère intersubjectif de la représentation auto/pathographique dans laquelle des soignants, des proches ou des artistes collaborateurs participent fréquemment à la réalisation des œuvres et au récit personnel de l'artiste atteint par la maladie. « Love/Sick : un dialogue » d'Angela Ellsworth et Tina Takemoto est particulièrement instructif à cet égard. Il revisite de façon intimiste la démarche dans laquelle les deux artistes, œuvrant en duo sous le nom de Her/She Senses, s'étaient engagées à la suite du diagnostic de cancer d'Ellsworth, concentrant l'ensemble de leurs projets performatifs et photographiques autour de cette maladie. Après la rémission complète d'Ellsworth, Takemoto, visiblement désœuvrée, a posé un geste désespéré d'automutilation que les deux artistes tentent d'élucider à travers leur dialogue. Le « caractère insaisissable » de ce geste témoignerait *à postériori* de la « difficulté de répondre à l'éventualité de la mort ». Une éventualité qu'a cherché directement à apprivoiser Jo Spence avec *The Final Project* (1991-1992), son ultime projet avant son décès, sur lequel Terry Dennett, commissaire de la Jo Spence Memorial Archive, revient à travers son essai.
[Ariane De Blois]



moi aussi

Sylvie Cotton et Nathalie de Blois, Montréal, Éditions les petits carnets, 2013, 101 p.

Par pudeur ou par souci d'objectivité, on ose rarement parler des affects dans les rapports entre artistes et historien.ne.s de l'art ou commissaires d'expositions. De fait, très peu d'écrits témoignent encore du lien intime qui, dans bien des cas pourtant, se tisse entre ces protagonistes au travers de leurs rencontres et collaborations. Qu'il soit davantage d'ordre intellectuel ou qu'il relève de l'amitié véritable, voire de l'amour, l'attachement qui sous-tend l'élaboration d'une pensée *de* et *sur* l'art se trouve généralement dissimulé derrière le discours dit savant des catalogues d'exposition, monographies, essais analytiques et textes critiques où se construit l'interprétation des œuvres.

À ce titre, la petite publication patiemment murie par Sylvie Cotton et Nathalie de Blois fait merveilleusement exception. Délicat amalgame entre un livre d'artiste et un essai narratif proche du roman épistolaire, *moi aussi* se veut avant tout une expérience de dévoilement : dévoilement de ce refoulé affectif du discours interprétatif, mais aussi, surtout, dévoilement l'une à l'autre de deux amies par l'esquisse de leurs portraits réciproques. « Nous avons convenu de suivre un même mouvement l'une envers l'autre », explique de Blois, « celui de dépeindre, de dévoiler et de se laisser dévoiler » (p. VI).

Pour ce faire, l'auteure a expérimenté une nouvelle posture d'écriture, passant outre le mur de la théorisation pour nous raconter « Sylvie » depuis son propre vécu subjectif. Rédigé au « je » et au « tu », son récit personnel explore avec intelligence et sensibilité l'« espace de responsabilité partagée » auquel nous convie le travail de l'artiste. Son texte est ponctué de courtes phrases méditatives, transcrites en rouge et présentées comme de précieux enseignements sur l'art et la vie qu'elle retient de la fréquentation soutenue de l'univers de Sylvie Cotton. Fidèle à sa démarche, cette dernière a pour sa part réalisé un portrait visuel de « Nathalie » au moyen de schémas, de listes et de dessins représentant, entre autres, les marques corporelles de son amie, son estimée collection de trophées de chasse et les promenades effectuées ensemble. À la fin du livre, on trouve un inventaire de tous les titres contenus dans sa bibliothèque ainsi que des œuvres qui peuplent ses différents espaces de vie. Y a-t-il une plus belle et touchante manière de décrire le monde intérieur d'une historienne de l'art ?

Sans jamais verser dans le pathos, et évitant habilement le terrain du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, l'expérience de « mise à nu » consentie à laquelle se sont prêtées les deux femmes nous atteint profondément. Cette humble leçon d'humanité s'incarne qui plus est dans un objet d'une remarquable finesse, dû au talent de Dominique Mousseau. C'est finalement un petit bijou d'authenticité qu'a engendré l'amitié entre Sylvie Cotton et Nathalie de Blois, ce qui prouve à quel point il importe de « faire les choses », même si la démarche s'avère longue et ardue.
[Katrie Chagnon]